

> Gary Hurst - biographie narrative

Né en Afrique du Sud en 1964, vit et travaille à Marseille depuis 2016.

Si on lui demande d'où il vient, Gary Hurst répond que ses origines sont à chercher dans la langue anglaise. Formé aux arts plastiques (Newcastle-upon-Tyne Polytechnic, U.K. ; Piet Zwart Institute, Rotterdam, NL), il travaille avec des media variés : dessins, installations, courtes vidéos, performances vidéo et décors pour la danse et le théâtre, autant de formes qui manifestent les rapports imprévisibles entre l'expérience du quotidien et les traces du souvenir. Il réalise des ciné-poèmes, à partir d'images de sources diverses et de textes poétiques en utilisant la technique du collage –technique issue du dessin- qu'il transpose en vidéo grâce à un algorithme analogique, afin d'explorer la dimension poétique et sociale de la mémoire.

Le travail de Gary Hurst s'inscrit dans une continuité, celle de la recherche des traces du passé et de l'observation des processus de mémoire, tout en renouvelant les formes et les approches médiatiques. Sa recherche esthétique, son travail sur l'intermédialité ne sont jamais coupés du questionnement philosophique et de la réflexion éthique. L'œuvre présente à la fois une variété d'approches formelles et une cohérence théorique et esthétique. Il est sous-tendu par une constante recherche de la rencontre avec l'autre. Cette rencontre, quel qu'en soit le contexte, il la fait dans un engagement total, et avec une attention à cet autre qui rend sa présence non-intrusive et fait que ses sujets ne sont jamais objectifiés.

<https://vimeo.com/garyhurst>

Projections autour de l'exposition

1.12.18 à 19h

Dans le cadre de la Journée mondiale du Sida et autour de l'exposition *Encore* (Gary Hurst, Valérie Horwitz), deux films qui bouleversent la réflexion sur la maladie par leur audace, leur puissance d'invention.

Jean-Daniel Pollet,

L'Ordre

1973, 44 minutes

avec la collaboration de Maurice Born et Malo Aguetant.

Scénario : Maurice Born / Image : Jean-Daniel Pollet / Montage : Jean-Daniel Pollet et Maurice Born

Le film est commandité par les Laboratoires Sandoz.

De l'enfermement des lépreux sur une île à leur retour sur le continent avec l'arrivée du traitement : peut-être le début de la solitude. Un poème cinématographique bouleversant.

Le sociologue Maurice Born, après deux ans d'étude des lépreux, souhaite tourner à Spinalonga (Grèce, Crète, Département du Lassithi, au nord d'Agios Nikolaos). Cet îlot, relié à la terre par une digue, face à Elounda, abrite depuis 1575 une forteresse de la République de Venise, devenue turque en 1718. Le gouvernement grec en fait en 1904 le lieu de rélegation de ses lépreux. Cette dernière léproserie d'Europe abrite de 300 à 400 lépreux, en relative autonomie, jusqu'en 1956, date où les survivants reviennent en structure hospitalière près d'Athènes, parce qu'on sait alors les soigner. Ils ont appris à résister au rejet, à l'abandon, mais restent incapables de revenir au monde. Raimondakis, fils d'avocat, devenu lépreux, enfermé pendant 36 ans, et survivant, se fait le porte-parole des lépreux.

Gregg Bordowitz, *Fast Trip Long Drop*

1993 / 16mm / color / sound / 1S / 54'

Un des sommets du vidéoactivisme d'ActUp NewYork pendant la crise du sida.

«FAST TRIP, LONG DROP est une oeuvre «personnelle», une série de portraits vrais ou mis en scène, qui visent à accomplir divers exorcismes liés au statut de Bordowitz, atteint du sida. Parmi les stratégies formelles, on relève la fouille d'archives à la fois personnelles (les manifestations d'Act Up) et historiques (des films d'époque en noir et blanc sur les accidents de voiture et les exploits physiques), la mise en scène de parodies des personnalités, et des programmes de télévision (Living with AIDS devient Thriving with AIDS ; la figure-modèle Magic Johnson devient Hex Larson ; Larry Kramer devient Harry Blamer, etc.), ainsi qu'une série d'apostrophes directes à la caméra (le personnage alternant entre le «véritable» Bordowitz et son alter ego fictif, «Alter Allesman» ; cette dernière figure renvoie à la conscience de Bordowitz de son héritage juif que la vidéo met au premier plan, une référence encore affirmée

par la bande-son des Klezmatics et par le nom même de «Alter Allesman», un équivalent de «Everyman». (...) Une des approches vidéo les plus prometteuses de ces dernières années, une oeuvre qui dans sa rage et dans sa crainte (ainsi que dans sa connaissance des limites de ce que le médium peut accomplir face au Sida) devient un chef-d'oeuvre dans un genre qui jusqu'ici était privé de ce luxe.» Bill Horrigan.

10.1.19 à 19h

Jorge Leon, *Mitra*

(en sa présence)

2018 70min

Un opéra sur l'histoire de la célèbre psychanalyste iranienne internée contre son gré et pour des motifs qui s'avèrent d'abord politiques.

Avec le projet Mitra le cinéaste et metteur en scène Jorge León croise le cinéma, l'opéra et la performance pour donner voix au cri lancé par une femme depuis les entrailles de l'enfermement et de l'isolement. Cette femme s'appelle Mitra Kadivar, elle est psychanalyste à Téhéran. En décembre 2012, elle envoie un SOS à un collègue français, Jacques-Alain Miller, qui tente par échanges de mails de la faire libérer de l'hôpital psychiatrique où elle vient d'être internée. À partir de cette correspondance saisissante, le spectacle Mitra met en tension la matérialité de corps et de voix sur scène avec l'immatérialité des échanges digitaux, des images sur écrans et de la musique spatialisée – enregistrée par l'Ensemble Ictus. De ce dispositif pluriel émergent le combat de Mitra pour être entendue et l'éthique de solidarité qui se déploie autour d'elle. Mitra témoigne de la fragilité et de la résistance d'une humanité rebelle à tout ce qui l'écrase. Pénétrant.

ENCORE

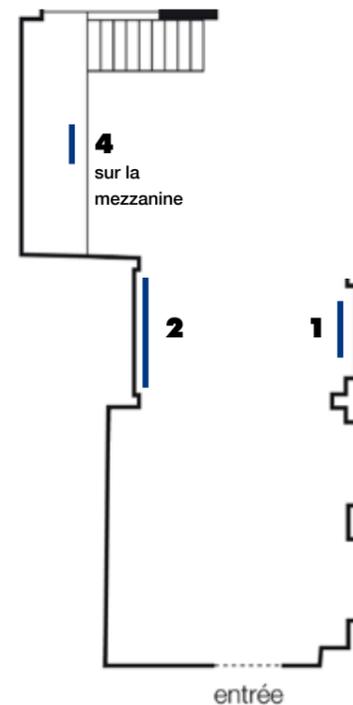
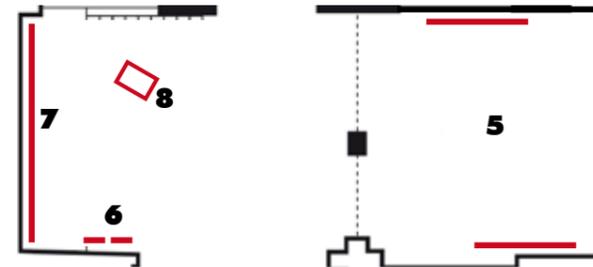
Valérie Horwitz
Gary Hurst

29.11.18 – 9.02.19

vernissage : jeudi 29 novembre 2018 · dès 18h
exposition : du 30 novembre 2018 au 9 février 2019
du mercredi au samedi de 15h à 19h, entrée libre

pour venir en dehors de ces horaires et pour les visites de groupes, nous contacter : publiclacompagnie@gmail.com

remerciements : CNC, Mécènes du Sud, Drac-PACA, Oph 93, Amicale des locataires La Muette, La cité de l'architecture de Paris, João Biehl, Département d'Anthropologie de Princeton University, Guillaume Stagnaro, Gauthier Le Rouzic, Anaïs Ghedini, Valentine Vadela, Lucian Moriyama, Dorianne Souilhol, Michaël Duperrin



Valérie Horwitz

1. **MMIX.MMXVIII**, 2018, triptique photographique wall paper, 133 x 200cm
2. **La muette**, 2018, wall paper, 203 x 305cm
3. **Nova trilogy**, 2018, triptique photographique, imp. jet d'encre, 77x110cm
4. **Five Years, an interval**, 2018, diaporama vidéo, 5'

Valérie Horwitz, **1. *MMIX.MMXVIII*, 2018, triptique photographique wall paper, 133 x 200cm** **2. *La muette*, wall paper, 203 x 305cm** **3. *Nova trilogy*, 2018, triptique photographique imp. jet d’encre, 77 x 110cm** **4. *Five Years, an interval*, diaporama vidéo, 2018, 5’**

Valérie Horwitz

Valérie Horwitz a une approche à la fois autobiographique et métaphorique. Dans ses photographies elle retrace les événements qui affectent sa peau alors qu’elle est brutalement diagnostiquée d’une pathologie chronique incurable et que son corps devient photosensible. La photographie est naturellement devenue le médium privilégié de cette écriture de l’invisible et de l’intime. La peau, la nudité, le temps et la lumière, mais aussi des espaces inhabités, chargés d’une histoire traumatique (comme Drancy) balisent une exploration de la solitude du corps malade à travers un double regard : celui de Valérie sur elle-même, et aussi celui d’un autre qui est dans une proximité intime maximale ; cet autre, tout en étant quasiment invisible, discret, se situe comme au point aveuglant et obscur que serait l’amitié, l’amour ou le désir. Les tirages réalisés pour l’exposition sont comme des hiéroglyphes. Toute la densité d’un affect décadré voile et dévoile le corps comme habitat protecteur.

Valérie Horwitz

« **Ma recherche visuelle s’oriente le plus souvent vers un langage capable de brouiller le régime de la représentation et de la narration ; le séquençage me permet d’induire une autre notion de temporalité : l’invisible. Celle de l’avant et après le moment enregistré, en utilisant le hors champ comme un lieu possible d’appropriation du « récit » par le spectateur. Par là, mon écriture photographique se détache du réel.**» **V. H.**

Avec le soutien de :

Drac Paca (aide à la création 2016 pour le travail sur

La muette, Drancy)

Oph 93

l’amicale des locataires La Muette

La cité de l’architecture de Paris

Remerciements :

Soraya Amrane, Nadine Gomez, Christian Oppetit, Benoît Pouvreau, Arnaud Des Pallières, Alice Hamon,

David Gomes, Michaël Duperrin, Doriane Souilhol

Valérie Horwitz

Five Years est une tentative de récit autobiographique autour de la fragilité du corps et de l'impermanence des choses : comment se reconstruire jour après jour après un diagnostic brutal. Me réapproprier mon corps, le monde. Cet ensemble, constitué d'autoportraits, qui alterne, entre allers et retours, moments de lutte et d’introspection, prises de vue de nuit et de jour, laisse émerger la nécessité d’une altérité salvatrice. Ces présences induisent alors une confrontation, et plus largement, un rapport à l’Autre et au monde. Le corps intime expérimente sa représentation non seulement avec le dispositif de l’autoportrait, y compris de l’autoportrait accompagné, mais aussi avec des images d’espaces désertés. Dans ce lien avec le dehors, le corps intime est donc aussi un corps social. Les stries de la peau sont aussi le réseau signifiant d’un corps médical politique.

> **Valérie Horwitz - biographie narrative**

Valérie Horwitz

Née à Marseille en 1972, vit et travaille à marseille

Valérie Horwitz

Je me suis d’abord plongée dans la photo sous l’inflence des images de familles et un attrait pour le photojournalisme. Je m’intéresse aux guerres, aux combats sociaux, et aux résistances et contre-pouvoirs qui y sont liées. Après mon bac je fais un premier cycle en communication avec l’idée de continuer avec des études de cinéma ou de journalisme.

Très vite, je confronte mon éthique et mes idéaux au monde de l’entreprise. Et je quitte ce milieu pour me consacrer à l’art. Mes collaborations à la mise en œuvre d’expositions au sein de Triangle France, 2015, Oscura provence m’initient à un nouvel univers et m’apportent un socle d’expériences. Forte de ces rencontres et dans une volonté de production d’artistes et de diffusion d’art contemporain hors les murs, je fonde **la chambre claire** en 2006. Brutalement diagnostiquée d’une pathologie chronique incurable, mon corps devient photosensible ; contrainte dans mes activités et mes rapports sociaux, je remets ma pratique artistique au centre de ma vie et obtiens un diplôme de l’école supérieure d’art d’Aix-en-Provence. La photographie s’impose comme principal medium. Des multiples contraintes induites par la maladie, je crée **Black cube** : installation photographique tantôt camera obscura tantôt outil de prise de vue. Elle est notamment invitée par *La nuit de l’instant*, le Musée d’Histoire de Marseille, le printemps de l’art contemporain, et le Mucem pour exposer ce dispositif.

Valérie Horwitz

Également intervenante en milieu scolaire, psychiatrique et carcéral ; au-delà de l’expérience de vie sensible que je peux avoir à transmettre, les interactions avec ces publics nourrissent ma réflexion, ma pratique et mon travail personnel.

Valérie Horwitz

valeriehorwitz.com

Valérie Horwitz

Gary Hurst, ***CAtArINa’s Dictionary*** Installation multimédia multilingue créée à partir du *Dictionnaire* de Catarina Inês Gomez Moraes. 2014-2018

Gary Hurst

« **Avec l’installation multimédia *CAtArINa’s Dictionary*, tout en tentant de restituer l’intensité des textes - tant dans la singularité poétique du style que dans les questions de société soulevées - je souhaite montrer la réponse de Catarina qui lutte pour continuer d’exister et ce, malgré les efforts produits par la société pour la faire basculer hors du monde, et pour l’effacer de la société. Nous abordons *Vita* depuis une perspective très personnelle et relationnelle tout en faisant apparaître la dimension d’une plasticité humaine au regard de l’incertitude dont la vie sociale peut être faite.**» **G. H.**

Gary Hurst

Remerciements :

CNC, Drac-Paca

Mécènes du Sud

João Biehl, Département d’anthropologie de

Princeton University

Collaborations :

Elsa Hourcade (Fr), João Biehl (EU)

Gary Hurst

C’est une histoire obsédante et éprouvante, articulée autour d’une femme nommée Catarina. De plus en plus paralysée, elle s’enrage de perdre son temps à Vita, une de ces zones d’abandon social que l’on retrouve dans toutes les grandes villes du Brésil. Ces lieux comme Vita sont des mouiroirs pour les indésirables, les malades mentaux, les sans-abri, etc. Ce projet est un voyage pour connaître Catarina, pour déchiffrer les mots cryptiques et poétiques du Dictionnaire qu’elle a écrit, pour comprendre comment la famille, les médicaments, l’état et l’économie ont mené Catarina à la pathologie et à l’abandon. Gary Hurst s’est efforcé de donner à son Dictionnaire un corps, une voix, et de les projeter au plus loin dans le monde.

Gary Hurst

Quand Gary Hurst découvre le livre de João Biehl, *Vita : Life in a zone of Social Abandonment* (Berkeley, CA: University of California Press, 2005), qui devient un classique de l’anthropologie de la santé, c’est aussitôt une passion qui s’installe pour Catarina Inês Gomez Moraes. Biehl retrace son histoire tout en analysant ce qui rend possible l’existence du centre Vita au sein d’une transformation globale des dispositifs de soins à l’échelle mondiale et à l’échelle du Brésil. Les années 90 sont effectivement marquées par l’arrivée de nouveaux traitements psychiatriques et un entrisme des laboratoires pharmaceutiques au sein même de l’Organisation Mondiale de la Santé, empêchant toute régulation. Le Brésil est à ce moment le théâtre de la fermeture par l’Etat des hopitaux psychiatriques parce qu’ils sont considérés comme des lieux d’enfermements liés à des pratiques disciplinaires, et cela au profit d’une psychiatrie de ville pour laquelle en fait il n’y a pas de moyens économiques, ni d’institutions relais, si bien que les familles se trouvent responsables de prise en charge psychiatrique dont elles n’ont pas les compétences. Ces transformations ont pour effet de favoriser des phénomènes d’exclusion sociale, de discriminations, de mort sociale, tout en légitimant l’existence de centres comme Vita où le recensement officiel des morts n’est même pas effectué, avec la complaisance des institutions publiques. Qui est Catarina ? Cette femme vient de la région très pauvre Rio Grande do Sul.

Atteinte alors de la maladie de Machado, très rare, qui provoque une paralysie progressive des jambes, du corps, jusqu’à provoquer la mort par étouffement, elle perd son travail, est rejetée par son mari qui a pris une autre femme, elle ne peut plus voir ses enfants, et elle est mise à Vita. Vita a été créé par un pentecôtiste ex-dealer Zé das Drogas. Les exclus de la société y échouent. C’est un lieu où l’infirmerie n’est pas tenue par un personnel médical formé, et où les humains sont moins bien traités que des animaux.

Alors que João Biehl travaille sur le sida au Brésil, on lui dit d’aller voir Vita. Il rencontre alors Catarina dont personne ne sait l’histoire. Biehl reconstruit avec elle son histoire, s’appuyant sur son “dictionnaire”, un texte qu’elle écrit. Ce texte apparemment délirant, proche par son style de l’écriture d’Antonin Artaud, détient dans sa poésie viscérale le secret d’une vie bouleversée par la maladie, l’exclusion sociale, les erreurs de diagnostics (qui ont fait qu’elle a reçu d’innombrables traitements psychiatriques très lourds alors que sa pathologie était d’origine génétique et physique). Gary Hurst s’est pris de passion pour Catarina à travers le livre de Biehl qu’il est allé rencontrer à l’Université de Princeton. Gary Hurst a pu avoir entre ses mains le dictionnaire de Catarina, et écouter les enregistrements de la voix de Catarina par Biehl. Il filme tout cela, fait des dessins, intervient plastiquement sur les textes, ceux de Catarina, ceux de Biehl. Et aussi, il fait lire le dictionnaire de Catarina par de nombreuses femmes, du Brésil, de France. Et il enchevêtre les passages entre les langues, les traductions, du brésilien à l’anglais au français, si bien que c’est moins l’exactitude et la fidélité littérale au texte originel qui compte que la sensualité et la vie des voix de ces femmes qui dialoguent entre elles par l’intermédiaire du texte de Catarina.